

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32,
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON

Un an 5 »
Six mois 2 60
Trois mois 4 50

Départements

Un an 7 »
Six mois 5 60
Trois mois 2 »

SOMMAIRE

La foi et la raison	HENRI ROLAND.
Lettre parisienne	MOREAU DE BAUVIÈRE
Correspondance parisienne	ALBERT BAUME.
Graindorge. Notes sur Paris, par Taine, étude bibliographique	VICTOR CHAUVET.
Lettre stéphanoise	JEAN PICK.
En l'air, petite chronique	JULES FRANTZ.
Théâtres de Lyon :	
1 ^{re} partie	ALFRED DEBEAUCY.
2 ^{me} partie	LÉON ST-URBAIN.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique	DANIEL OLIS.

A partir du prochain numéro, LE RÉVEIL paraîtra le samedi matin, à neuf heures.

La lutte entre la foi et la raison, qui fait l'objet de l'étude qu'on va lire, a déjà été envisagée sous divers points de vue dans les colonnes du Réveil. Néanmoins, nous n'avons pas cru devoir nous abstenir d'insérer ce nouvel article, M. Henri Roland étant un de ceux qui ont répondu à l'appel que nous avons adressé aux libres penseurs.

LA FOI ET LA RAISON.

Voltaire définit la foi de cette façon : « La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. »
Le rôle de la raison, qui fait seule notre supériorité sur les êtres qui s'agitent autour de nous sur notre planète, étant de rejeter tout ce qui semble faux à notre entendement, il s'en suit que la foi et la raison sont deux ennemis aussi irréconciliables que l'eau et le feu.
Si nous jetons sur un corps enflammé une quantité d'eau assez grande pour empêcher l'air ambiant de contribuer à la combustion, la flamme s'éteint. De même si, dans un article de foi, nous faisons appel à notre raison comme nous devons le faire si nous sommes soucieux de notre dignité, puisque c'est précisément cette rai-

son qui fait notre supériorité intellectuelle et morale, la foi s'évanouit.

Cependant, si nous jetons les yeux sur les événements qui se sont accomplis dans le monde depuis des siècles, nous voyons partout, dans tous les âges et chez tous les peuples, cette lutte acharnée entre la foi et la raison ; et nous remarquons non-seulement que la raison fut souvent terrassée, mais encore que sa défaite amena toujours des maux incalculables, et des désastres qui retardèrent la marche de l'humanité dans la voie du progrès.

Prenons quelques exemples au hasard.

Environ 400 ans avant Jésus-Christ, il y avait un homme à Athènes qui s'appelait Socrate. Socrate n'était pas précisément dépourvu d'esprit ; ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'il fut le maître de Platon. Il était sculpteur, peintre, musicien, poète, par-dessus tout homme raisonnable, et il passe encore parmi nous pour un des plus grands philosophes de l'antiquité, sinon pour le plus grand.

Il imagina un jour de rompre brusquement avec les sophistes, disant qu'avant de chercher les causes des phénomènes qui se passent autour de nous, il faut apprendre à se connaître soi-même. Et le voilà qui se met à avoir des idées justes, des pensées saines, à chercher à répandre partout la lumière, et à faire pénétrer la vérité dans l'esprit des Athéniens.

Socrate devenait un homme excessivement gênant ; pour s'en débarrasser, on fit appel à la foi : on l'accusa d'impiété.

Rien ne lui eût été plus facile que de confondre ses accusateurs ; mais il aima mieux raisonner, et c'est ce qui gâta son affaire. Quand on lui demanda ce qu'il méritait, voici, à peu près, ce qu'il répondit :

« Vous me demandez ce que je mérite ; voyons d'abord ce que j'ai fait, nous nous entendrons ensuite sur la récompense que vous vous proposez de me décerner. J'ai été toute ma vie honnête homme ; j'ai instruit bon nombre de jeunes gens dont la Grèce est fière aujourd'hui ; je ne me suis jamais mêlé aux intrigues politiques, et je n'ai jamais pris part à aucune révolution : je me suis seulement distingué dans les arts, dans les sciences et dans la philosophie. Je ne crois donc pas être trop exigeant en vous priant de m'accorder une distinction honorifique avec une

petite pension qui me permette d'achever tranquillement mes vieux jours. »

Les juges trouvèrent la plaisanterie de mauvais goût, et Socrate fut condamné à boire la ciguë.

Il est clair que si le peuple d'Athènes, au lieu d'ajouter une foi aveugle aux calomnies des détracteurs de Socrate, avait fait le moindre usage de son intelligence et de sa raison, il eût empêché la mort de l'homme qui, ayant usé toute sa vie à lui enseigner le chemin de la vérité, tombait victime des odieuses machinations de deux ou trois misérables.

A Rome, quand César rêva le renversement de la République, les hommes raisonnables renversèrent César. Ils ne pensèrent pas qu'en tuant le dictateur, ils tuaient la République aussi sûrement que s'ils l'eussent laissé vivre, parce qu'ils comptaient sans le peuple qui avait la foi, cet éternel ennemi de la raison. Et le peuple romain avait tellement la foi, qu'Octave établit l'Empire sans résistance, et que tout le monde s'imagina qu'il rétablissait l'ordre, par cela seul qu'il le disait.

Montesquieu, qui se mêlait aussi de raisonner quelquefois, n'était pas de cet avis.

En France, c'est parce que nous avons la foi que nous persistons à appeler Louis XIV le Grand, car s'il est vrai que la foi consiste à croire ce qui semble faux à notre entendement, comment expliquerons-nous qu'un homme a pu devenir grand par son despotisme, par son orgueil et ses guerres injustes, par toutes les calamités que nous sommes en droit de lui reprocher, si ce n'est par la foi?...
La raison a beau dire que Louis XIV n'a jamais aimé la France, qu'on ne prouve pas son amour par les massacres et par les proscriptions, nous avons toujours la rue Louis-le-Grand, la statue de Louis-le-Grand, et le lycée Louis-le-Grand. S'il ne s'agit que d'être cruel, orgueilleux et hautain pour être grand, presque tous les monarques ont droit à ce beau titre. François 1^{er} aussi fut grand ; il vainquit à Marignan comme Louis XIV au passage du Rhin ; il a tenu longtemps tête à Charles-Quint, qui tenait dans sa main la moitié de l'Europe ; il a peut-être dit le mot de Pavie ; mais il laissa brûler vif l'imprimeur Etienne Dolet pour avoir ajouté une phrase à un paragraphe de Platon.

De tous ceux qui l'entouraient, Louis XIV

était peut-être celui qui avait les idées les plus étroites et les sentiments les plus mesquins ; il donna son nom à son siècle, tandis qu'on devrait dire le siècle de Corneille, de Racine ou de Molière. Le malheur fut que les hommes de son temps le flattèrent ou par intérêt ou par crainte, et le mirent ainsi sur un piédestal dont nous n'osons le faire descendre. Nous avons accepté sans contrôle cette réputation usurpée, parce que trop paresseux ou trop indifférents pour avoir nous-mêmes des idées, nous adoptons facilement celles des autres, et c'est précisément là ce qui fait que nous avons la foi.

Parmi les rares exemples où nous voyons la raison triompher de la foi, nous citerons l'insurrection de la Vendée qui força la République à employer contre elle ses meilleurs généraux et ses meilleurs soldats. Hâtons-nous d'ajouter que dans cette lutte, la raison avait pour adversaire la foi catholique, qui est bien plus facile à combattre que cette foi qui naît de notre indifférence, parce qu'elle est plus absurde.

On ne comprend guère en effet le paysan du Bocage et du Marais refusant les bienfaits du nouveau régime, et combattant pour l'ancien état de choses. Leurs chefs, qui avaient tout intérêt à conserver cet ancien état de choses, combattaient encore, à leur point de vue, avec une certaine apparence de raison ; mais on a de la peine à s'imaginer qu'un peuple aille de gaieté de cœur s'offrir en holocauste à un Dieu qui ne manifesta jamais sa puissance que par des fléaux, et répandre son sang à seule fin de rester sous la tutelle de seigneurs insolents, avides, impitoyables, qui le pressuraient et le tenaient dans le plus honteux servage.

Il en sera ainsi tant qu'on n'élargira pas le cercle de la pensée, tant qu'on fera mollement la guerre à l'ignorance, et surtout tant que nous n'exercerons pas plus souvent notre cerveau à la gymnastique du raisonnement.

Nous sommes bien coupables, en vérité, de laisser ainsi sommeiller notre raison, quand nous sommes encore sous le joug de tant de préjugés et de tant d'erreurs, quand nous voyons encore tant de gens qui croient que c'est arrivé, ou qui vous disent avec une naïveté qui serait plaisante si elle n'avait pas de si tristes causes : *Il faut bien que ce soit vrai, puisque c'est imprimé!*

HENRI ROLAND

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

Le marquis passa une nuit très agitée. A peine s'était-il mis au lit, qu'il s'endormit de ce sommeil lourd et pénible qui ressemble beaucoup à l'état comatique, et pendant lequel l'intelligence paraît complètement anéantie. Un peu plus tard il se mit à rêver tout haut, disant des mots sans suite et se débattant comme si un invisible ennemi l'avait étreint dans des mains trop vigoureuses pour qu'il pût résister. A un moment, Laforet crut entendre prononcer son nom ; il se leva aussitôt :
— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis, dit-il en entrant.
Le marquis ne répondit pas ; il dormait.
Le domestique s'étant alors approché, l'entendit plus distinctement.
— Hortense, soupirez-vous en mer... le philtre... Gendron... c'est horrible !
Il poussa un long gémissement et se tut.
L'incohérence de ces propos avait frappé La-

foret ; ce garçon était sincèrement attaché à sa maîtresse ; aussi, connaissant les anciens différends de ses maîtres et la jalousie de M. De Frêne, la pensée lui vint qu'il avait pu attenter aux jours de la marquise. Mais cette âme honnête repoussa bien vite une semblable supposition, en se reprochant d'avoir pu l'admettre un seul instant ; il attendit donc patiemment le réveil de son maître, espérant avoir de lui quelques explications.

Une heure après, M. De Frêne ayant entr'ouvert son rideau, Laforet s'informa de sa santé et de ce dont il pouvait avoir besoin.

— Je n'ai besoin que de repos, répondit-il, va te recoucher, mon ami.

— Vous avez dormi, pourtant, insista le valet ?
— Oui, mais d'un sommeil fiévreux plus cruel que le cauchemar. Laisse-moi, mon ami, et va te reposer, puisque tu le peux.

Le jour commençait à poindre, et Laforet, au lieu d'obéir, courut chercher le médecin. Il arriva bientôt, tâta le pouls du malade, et lui fit différentes questions auxquelles il répondit avec égarement.

M. De Frêne avait l'œil terne, vitreux, la tête brûlante et le pouls calme ; quoique surpris de cette anomalie, l'homme de l'art ne perdit pas son temps à en chercher la cause, et il déclara au domestique que son maître avait des vapeurs et qu'il lui enverrait une potion calmante, ce qui fut fait.

Ce docteur était, nous l'avons dit, le médecin ordinaire de l'ambassadeur de France. En se rendant chez lui, le matin de ce même jour, pour lui faire sa visite habituelle, il lui raconta com-

ment, à la requête d'un banquier de ses amis, il avait été appelé à donner ses soins à un grand seigneur français qui avait le délire et pas de fièvre, cas qu'il considérait comme entièrement nouveau et intéressant. Déjà, à cette époque, les disciples d'Esculape n'étaient pas tous des savants renforcés. L'ambassadeur reprit :

— Sauriez-vous me dire le nom de ce gentilhomme ?
— Je ne l'ai pas demandé, mais mon ami le banquier vous renseignera sur ce point, et je puis, moi, vous indiquer sa demeure.

— Vous l'indiquerez en sortant à mon écuyer, et vous lui direz de ma part de s'y transporter aussitôt pour offrir mes services à ce seigneur et apprendre son nom de sa propre bouche.

— J'y vais de ce pas.

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ du docteur, que l'écuyer de l'ambassadeur était introduit.

— Le gentilhomme en question, dit-il, vous rend grâce de vos bons offices, mais il espère ne pas être obligé à y avoir recours. Il se nomme le marquis De Frêne, et viendra vous remercier en personne aussitôt que l'état de sa santé le lui permettra.

— C'est bien, allez, dit l'ambassadeur.

— Marquis De Frêne, reprit-il, mais c'est de la haute et bonne noblesse que tout Paris connaît.

Il se mit à se promener de long en large dans son cabinet, cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Marquis De Frêne, répétait-il, le marquis De Frêne, mais j'ai dû le rencontrer quelque part

et même plusieurs fois... Ah ! je me souviens, le mari de M^{lle} du Tillet, la belle Hortense ; je ne suis pas tout-à-fait dépaycé.

Il sonna. L'écuyer parut.

— M^{me} De Frêne a-t-elle accompagné son mari à Venise ?

— Non, Excellence, monsieur le marquis n'a avec lui qu'un seul valet de pied.

L'écuyer salua et sortit.

— J'aurais préféré qu'il en fût autrement, murmura entre ses dents l'Excellence désappointée ; puisqu'il en est ainsi, je n'irai lui rendre visite que demain matin.

Le lendemain, en effet, Laforet annonçait à son maître que l'ambassadeur de S. M. le roi de France près la république de Venise demandait à être introduit.

XVII

MACHIAVÉLISME.

Quelques instants auparavant, le docteur avait quitté la chambre du marquis après l'avoir saigné et lui avoir administré lui-même, comme cela se pratiquait alors, le remède infligé par Molière à M. de Pourceaugnac.

Soit que le susdit médicament eût agi favorablement, soit que la conversation agréable et spirituelle de l'ambassadeur eût dissipé ses chagrins, M. De Frêne, au bout d'une heure, se trouvait beaucoup mieux.

LETTRE PARISIENNE

(No 8.)

Mon cher Charles,

Avant de poursuivre notre série de types, de remarques, de propos, d'études, de réflexions philosophiques et de riens, il serait séant d'examiner à vol d'oiseau notre bonne ville de Paris. Pêchant depuis quelque temps au hasard de la fourchette les morceaux qui se présentent, je fais enfin réflexion que nous n'avons pas regardé la marmite, ce qui peut être cependant d'un certain intérêt. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui, si tu le veux bien.

La pioche et la truelle vont toujours ici un train d'enfer. A peine les Parisiens, traqués par les démouisseurs, ont-ils eu le temps de fuir, eux et leurs meubles, que les maisons qu'ils habitaient tombent et sont reconstruites, comme si la marraine de Cendrillon était de la partie. Cette marraine existe, en effet, et se nomme : l'Expropriation ; quant aux travailleurs, aux haussmaniques, je les ai présentés dans la première de mes lettres.

Malgré tous ces bouleversements de forme, Paris a peu changé quant au fonds. Chaque quartier a conservé à peu près sa physionomie ; seulement, il est habillé autrement.

Pour justifier le petit voyage que nous allons entreprendre à travers la moderne BABYLONE, comme on dit assez volontiers au sermon, je m'appuierai sur ceci : qu'il m'a toujours semblé voir aux maisons un certain rapport de famille avec leurs habitants ; un trait commun ou un air de complicité, — comme tu voudras.

Il n'y a qu'un quartier qui ait vraiment changé : c'est la Cité, — parce qu'il n'y en a plus. — On a remplacé le *Lapin blanc* par un gros édifice, le Garde-Meuble par un gros édifice, les petites rues... toujours par de gros édifices. Il y en a quatre, cinq, six ; il n'y a plus de Cité.

La Cité, c'étaient les maisons étroites, hautes, entassées les unes contre les autres comme des files de Méphistophélès impassibles et cyniques, regardant grouiller la prostitution dans les ruisseaux de rues tortueuses, sombres, gluantes, où jamais, de mémoire d'homme, le pavé n'avait séché. C'était, du matin au soir, le jour sans soleil, la vie sans âme ; du soir au matin, les éclats de rire des filles de joie plaquées de blanc et de rouge, et vêtues comme les boutiques du vieux Temple, d'oripeaux criards et faciles à jeter dans les coins à première réquisition. Quant à l'homme de là, si tant est que ce soit un homme, le voici en chair... et en arêtes :

Un costume moitié endimanché, moitié sale, mais invariablement débraillé ; un chapeau rond rabattu ou une casquette rejetée sur l'arrière de la tête ; des yeux bistrés, bleus ; des lèvres sèches aux extrémités tombantes ; une barbe de deux ou trois jours ; des cheveux plats ; des mains dans les poches et faisant plisser le pantalon en tire-bouchons ; des souliers vernis dévernis, éculés, crevés ; une cravate en corde sur un linge rare, mou et sans boutons. Son aspect vous fait lever le cœur, et sa voix épuisée, grasse, saine, sourde, traînante, vous fait sauver de dégoût... — Pour plus ample informé, voir les *Mystères de Paris*.

De tout cela, il n'est plus question : une cathédrale, un hospice, une caserne, le tribunal de commerce, la sainte Chapelle et la Préfecture de police, collée au dos du Palais-de-Justice comme une tache de rouille après une épée, voilà la Cité d'aujourd'hui. J'oubliais la Morgue, palais de l'accident, Panthéon du suicide, en vedette à la pointe de l'île, et surveillant au passage la contrebande de noyés que lui fait la Seine.

A quelque distance, nous trouvons le temple du *statu quo*, le musée des antiques : le faubourg Saint-Germain. Paris est le mouvement ; le noble faubourg est l'immobilité. Tout changement y est appelé décadence, et ses habitants sont les petits-fils de ceux qui mirent Galilée en prison pour un mot sublime : *La terre tourne !* — Oui, la terre tourne, ne vous en déplaie... Mais la rue Saint-Dominique ne veut pas le croire.

Voici un hôtel à deux étages ; il a sept fenêtres de face ; celles du rez-de-chaussée sont grillées ; il n'y a pas de trottoir devant la façade, — Henri IV s'en passa bien, — et la grande porte peinte en vert pro-

teste avec le grincement de ses gonds rouillés chaque fois qu'on l'ouvre : c'est l'institut de l'ennui ; car là, l'ennui est une science et a son étiquette. Pénétrons dans la cour. Chaque pavé semble vous demander de lui marcher sur la tête pour le délivrer de la perruque de mousse qui l'étouffe depuis deux cents ans et plus... Un vieux domestique se chauffe à blanc dans une vieille loge qui sent le renfermé comme un parloir de couvent. Six salons à la porte de chacun desquels l'introduction gazonnée vous fait le salut réglementaire, jusqu'à celui du fond où se tient madame la marquise, ou la duchesse... enfin, la douairière. Sais-tu ce que c'est qu'une douairière ? Tu n'en trouveras pas la description dans Buffon, et pourtant, c'est quelque chose de bien curieux, va. Tu te rappelles le vieux portrait de la tante Hermangilde qui nous faisait tant peur quand nous nous trouvions tout à coup en face de lui, en jouant à cache-cache dans la salle à manger de ton grand-père ? Comme il doit avoir appris peu de choses, depuis qu'il est acroché là ! Eh bien ! voilà ma douairière, maigre, sèche, raide et parcheminée. Elle dit encore : le roi, et parle des gens bien nés, bien pensants et bien apparents. Pour un peu, elle vous demanderait qui a triomphé à Sadowa, de M. de Turenne ou de M. de Condé ? On cherche de l'œil des banderoles sur son front, et son sarcophage dans quelque coin.

Tout près du mal est l'antidote : voici le quartier latin ; — vivent la joie, l'intelligence, la jeunesse et la pensée ! — Là aussi l'on garde des traditions, celles de la montagne Sainte-Genève ; elles demeurent... et fermentent. Le quartier latin est un point de départ, souvent ; un germe, toujours ! Salut !

Derrière, le faubourg Saint-Marcel, — Saint-Marcel, comme disent les pur-sang — grimpe... et se cache : il a raison. La rue Mouffetard, c'est la misère sale qui pourrit sur des tas de chiffons, au fond d'allées obscures. Là, on oublie souvent la grande règle sociale : Travaillez ! — Passons.

Rive droite. — Les Tuileries, le Louvre : c'est un grand palais qui dit bien des choses, mais dont je ne dirai rien, sinon qu'il y a, au faite, le drapeau de mon pays, et que je m'incline.

De là, part le quartier du monde officiel et du monde financier qui monte jusqu'au Tattersal. Nous ne sommes plus au triste faubourg Saint-Germain : c'est le faubourg Saint-Honoré, et le contraste est vif. Je t'ai montré un hôtel de là-bas ; en voici un autre : une porte vernie au marteau luisant ; des chevaux piaffant derrière ; un boudoir rose que l'on aperçoit à travers ses rideaux brodés ; un piano qui chante une valse bien rythmée par une fenêtre ouverte devant laquelle un oiseau, dans une volière dorée, fait sa partie du duo. Ici, c'est la fortune — et le bonheur... ou du moins, quelque chose qui y ressemble. Là-bas, on se plaint de sa grandeur, ici on en jouit. — L'étiquette en moins, le luxe en plus. On a depuis peu de temps des pièces d'or ; aussi, se rappelle-t-on la forme de la première qui est tombée dans l'escarcelle : elle était ronde pour mieux rouler. Le faubourg Saint-Honoré a une vertu : il dépense.

Les Halles : des poissardes dans un palais. Les poissardes sont des femmes très sales qui touchent ce que nous mangeons, et qui ont le secret de ne pas nous dégoûter. — Mystère !

Chaussée-d'Antin : Les crevés et les crevettes. Pièces fausses, mauvais aloi, rebut. REMARQUE : Lorsqu'une grisette de Bullier est devenue trop vieille pour aller en tapissière à Robinson, elle passe à la Chaussée-d'Antin, et se fait voiture à quatre chevaux par un vieux boursier trois fois banqueroutier, ou un jeune duc qui veut *jouir de la vie* avant de se marier. Ces femmes-là sont des trains-omnibus qui mènent à la ruine, et s'affichent trains de plaisir... Seulement, le prix n'est pas réduit. — Il y a par là des maisons à apparence princière devant lesquelles on ne se sent pas à son aise.

La Bourse : C'est le commencement d'une locution connue sur les grandes routes des Etats pontificaux : « la bourse ou la vie ! »

Les quartiers Montmartre, Saint-Denis et de Sébastopol représentent la *place de Paris* ; c'est le commerce sérieux. Le commerçant d'aujourd'hui est un homme du monde, instruit, intelligent, actif, qui comprend et combine avec de hautes vues les rapports des marchandises avec la fortune publique. Il a son hôtel à Passy et aura son château plus loin. Il

a relégué les traditions vieilles et têtues au Marais, que l'on pourrait appeler les invalides du vieux commerce. Notre négociant n'a qu'un défaut : c'est de faire partie de la garde nationale... à cheval.

Nous parlons du travail : saluons le faubourg Saint-Antoine. Entre celui-ci et le faubourg Saint-Marcel, il y a la même différence qu'entre le quartier latin et la rue de l'Université. De la Bastille à la barrière du Trône, on respire la force populaire, le courage et l'activité. Ici, c'est l'ouvrier et non le voyou ; c'est l'intelligence en blouse, et non la crapulerie ; c'est la révolution du travail, et non celle de la barricade.

Revenons par la rue du Temple : sa physionomie est particulière et digne de remarque. On y fabrique les articles de Paris. A chaque étage, dans chaque chambre, chaque mansarde, il y a un artisan, souvent un véritable artiste. Lapidaires, graveurs, sculpteurs de cannes, orfèvres, maroquiniers, etc., inventent, produisent et fournissent à prix minimes des marchands qui revendent... très cher. En France, il en est ainsi pour tout : le plus grand ennemi du producteur, c'est l'intermédiaire. Rue du Temple, on a du talent, mais on n'a pas le moyen d'avoir une boutique.

Notre promenade a été longue, et, ma foi, je n'ai plus de jambes. J'ai glissé légèrement sur chaque sujet, et nous reprendrons par la suite tout cela en détail. Tu sens bien qu'il y a là une mine de types précieux pour l'observateur curieux, et que je n'ai fait qu'effleurer en généralisant.

Merci de m'avoir accompagné.

Ton

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

3 juillet 1867.

Vous parler de la distribution des médailles aux exposants du palais du Champ-de-Mars qui a eu lieu lundi, avec un cérémonial inaccoutumé, ce serait refaire le récit dithyrambique qui a garni les colonnes des journaux, cette semaine. Toutes les nations y étaient représentées ; des princes et des rois étaient assis sur les marches du trône, comme l'a dit un ingénieur journaliste, et la masse du populaire était accourue en habits de fête, donner à cette solennité le caractère de réunion nationale, qu'on a l'esprit et l'habileté de ne jamais oublier dans ces occasions de nos jours. Le soleil d'Austerlitz lui-même ne manquait pas à l'appel. Bref, le triomphe de Louis XIV, entouré de toutes les illustrations de son siècle, ayant à ses pieds les ambassadeurs des plus grandes nations, était éclipsé du même coup par cette nouvelle page brillante et immortelle du temps actuel, à ajouter au programme d'histoire contemporaine, soumis à l'admiration de la jeune génération et des auditeurs dociles des écoles départementales, et dû à la paternelle sollicitude de M. le ministre de l'instruction publique, en exercice. Désormais, le chef de l'Etat pourra rivaliser avec Louis-le-Grand, ce protecteur tant vanté de l'industrie et des lettres ; n'avons-nous pas nos Colbert et nos Louvois ? — Désormais le bonheur des nations ne souffrira aucune atteinte, car si Louis le quatorzième a pu dire : *L'Etat, c'est moi*, Napoléon le troisième vaudra posséder cette devise : *La paix, c'est moi*.

Et les peuples seront dans l'allégresse ; les décorés, MM. Vitu, Léon Plée, Duming et leur vaillante cohorte, seront adorés, et la liberté n'aura plus de martyrs, parce qu'elle n'aura plus de raison d'être ; elle sera prise par ces hommes qui l'auront caressée pour ce qu'elle vaut intrinsèquement, un morceau de chiffon rouge. Enfin elle cessera d'être un expédient dans les mauvais jours, et ce n'est pas nous qui nous en plaignons. On l'exaltera toujours malgré cela ; ce mot se trouvera accolé à des phrases audacieuses et habiles, et la galerie applaudira. L'histoire ne nous dit-elle pas que Auguste conserva, dans son organisation, tous les noms de l'ère républicaine, et qu'il ménagea de cette façon les susceptibilités des masses ? Et c'est ainsi que nous marcherons à la postérité, et que la France restera l'avant-garde de la civilisation.

Mais notre étonnement se trahira de temps en temps, quand du milieu de ce concert harmonieux, un balai barbare sonnera, et quand la chasse sera conduite par ceux d'entre les plus illustres des décorés ; quand, malgré la présence imposante d'un peuple en éveil, on demandera un auto-da-fé, on évoquera le spectre redouté ; quand de nouvelles assises inquisitoriales rendront des arrêts tous marqués au coin du plus pur libéralisme.

Des motions tendront à mettre au pilori les mauvais libelles d'un certain monsieur Arouët de Voltaire, d'un suicidé Jean-Jacques Roussau, etc., etc., et, lorsque justice sera faite, le chœur des satisfaits entonnera des chants de liberté, redisant bien haut les exploits magnifiques d'une nation, qui n'a plus sa pareille dans l'histoire ; et aussi l'on me croira sans peine, si repassant dans mon esprit tous ces hauts-faits, et ne voulant pas me faire à l'idée que j'en ai été le témoin et l'acteur, j'affirme que je les ai lus dans les contes fantastiques d'Hoffmann. Ce qui ne m'empêchera pas de rentrer en moi-même, et de regretter le bon vieux temps de nos pères.

Voilà, Monsieur le rédacteur, ce que mon imagination fantasque me fait écrire sur ces jours de réjouissances, sur ces débats qu'ont amenés les réclamations des jésuites de Saint-Etienne.

Il y a cependant quelques actes, émanés de l'initiative d'hommes restés fidèles à l'équité et à leur devoir de citoyens, qu'il est bon de mentionner. Dans nos temps d'enivrement et d'étourdissements, il est bon de savoir de quels réactifs on peut se servir, si on a subi un moment les influences entraînant d'un milieu aveuglé et affolé par tous ces spectacles réjouissants à l'envi. C'est ainsi que je puis vous faire connaître la prochaine apparition du livre de M. Marc Dufraisse, ancien représentant du peuple, *Histoire du droit de paix et de guerre* ; ce sera une œuvre de haute critique, morale et politique, et remplie d'exemples et de parallèles tirés des grands écrivains de l'antiquité et des temps précurseurs de la Révolution.

A propos d'*Hernani*, il est bon de rappeler une phrase bilingue de M. Nestor Roqueplan : « Je ne sais, dit le critique du *Constitutionnel*, quel mot d'ordre est venu tempérer un peu cette exaltation trop systématique pour n'être pas convenue ; allez crier à Bruxelles, continue-t-il, et trépigner à Genève, si on ne joue *Hernani* qu'en Belgique et en Suisse. Ecoutez-les si on vous le donne à Paris, joué par les comédiens de l'Empereur, sur un théâtre subventionné par l'Etat. » Cette dernière remarque n'est pas polie et pour les auteurs de la comédie, et pour le public ; mais les officieux n'y regardent pas de si près.

Apprenez, pour l'édification des générations futures, que M. Edouard Boinvilliers, dans un article du *Moniteur*, sur la *correspondance de Napoléon Ier*, tombe en extase à la lecture de cette charte des peuples et des libertés : « Quand on médite ce livre, nous affirme-t-il, on devient meilleur ; c'est l'effet ordinaire de toute fréquentation avec ce qui est grand. »

MM. Rafetti et Jérôme Napoléon doivent être dans la jubilation, car cette correspondance est quelque peu leur œuvre, tout en restant celle de Napoléon Ier.

Le département d'Eure-et-Loir vient d'élever une statue à Dreux, du poète et magistrat Jean Rotrou, né en 1609. C'est un honneur rendu à un courageux citoyen, et cette marque de reconnaissance, venant de l'initiative privée, ne saurait nous laisser indifférents ; cet hommage mérité, quoique tardif, a droit à une mention particulière et honore M. Lamésange, qui, en mourant, disposait, par une clause de son testament, d'une somme de 46,000 francs, pour l'érection d'une statue à Rotrou. Déjà la ville de Dreux possédait la statue de Marceau ; elle a donc aujourd'hui, comme on l'a dit, le modèle du citoyen et le modèle du soldat. Elle s'en tiendra là, si la manie des adulations ne l'empêche pas, comme tant d'autres villes de France.

Le congrès international de la paix est désormais constitué. L'Institut national genevois vient de désigner comme membres de la commission centrale, chargée de préparer la réception du congrès : MM.

S. Exc. était fort affable ; elle daigna s'informer avec intérêt de la santé de la marquise qu'elle avait rencontrée à Paris chez la duchesse de Chevreuse, et pria le marquis, ainsi que le banquier qui venait précisément d'arriver, à dîner à l'hôtel de l'ambassade. Le marquis n'eut garde de refuser. Dix jours de remords lui parurent assez longs pour la peccadille qu'il avait commise ; aussi mangea-t-il de bon appétit, et cela pendant plusieurs heures, non sans exprimer de temps à autre le regret qu'il éprouvait de ne pas voir son épouse chérie prendre sa part d'une aussi charmante hospitalité.

Quelle nécessité de se rendre à Florence, répétait-il sans cesse, surtout pour y voir une grande-duchesse qui ne sait même pas si vous existez ! Combien ma belle Hortense serait mieux près de moi ! Et l'ambassadeur de faire chorus ; quant au banquier, il ne perdait pas un seul coup de dent.

Au dessert, on apporta des lettres à M. De Frène. Il n'avait pas lu vingt lignes de la première, qu'il donna des marques de la plus vive contrariété.

Qu'est-ce donc ? demandèrent les convives tout d'une voix.

Encore un retard. La marquise m'écrit qu'au lieu de venir me rejoindre ici elle se rendra directement à Rome, de sorte que, pour vous la présenter, il me faudra repasser par Venise. Elle me recommande en outre de partir immédiatement pour Civita-Vecchia, où le premier arrivé attendra l'autre.

— N'est-ce que cela ? Le mal n'est pas irréparable ; ce n'est qu'une traversée de plus à supporter, et j'aurai le plaisir d'être encore une fois votre amphytrion.

Le marquis remercia et prit congé presque aussitôt.

Un vaisseau mettait à la voile le même soir ; il s'y embarqua, suivi de Laforet. Le pauvre garçon n'était pas sans s'étonner un peu de la guérison fortuite de M. De Frène et de leur départ subit ; mais comme il comptait revoir Margot aussitôt qu'il aurait touché terre, il ne s'inquiétait pas d'autre chose et n'en était rien moins que désolé.

Il fut tout surpris, lorsqu'ils leur vaisseau entra dans le port, de ne pas voir sa fiancée, car il comptait bien qu'elle l'aurait devancé à Civita-Vecchia, et que, dès lors, elle viendrait épier son retour. En vain il la chercha dans tous les hôtels de la ville ; aucun des aubergistes ne connaissait la marquise, encore moins sa suivante Margot. Laforet vint donc rendre compte à M. De Frène du peu de succès de ses recherches.

Ne te désole pas, lui dit son maître, les femmes sont capricieuses, et la marquise aura voulu demeurer à Florence pour ne pas manquer quelque fête particulière, ou l'un des bals costumés de la cour.

Vous avez peut-être raison, M. le marquis, reprenait l'amoureux désolé ; attendons. Et du revers de sa manche il essayait une larme qui ne demandait qu'à tomber.

— Je n'ai pas de connaissances dans cette ville, observa le marquis ; dès demain, je pousserai jusqu'à Rome ; toi, tu resteras ici, tu m'informerai du moment de l'arrivée des paquebots, des noms des voyageurs et des hôtels où ils descendent, et, aussitôt que tu auras retrouvé nos belles errantes, tu me les amèneras.

Dix jours se passèrent, pendant lesquels Laforet attendit vainement les voyageurs ; au bout de ce temps le marquis, qui ne pouvait se passer de ses services, le rappela, en lui recommandant toutefois de charger un homme sûr du soin de le prévenir du retour de sa femme. M. De Frène paraissait très anxieux ; il tremblait, disait-il, qu'il ne fût arrivé un malheur.

Ce n'était pas la précisément l'avis du duc de Chaulnes, qui avait connu la marquise en France, et qui était alors ambassadeur accrédité auprès du Saint-Siège. Il ignorait la réconciliation apparente des deux époux, et supposait que, fuyant la jalousie de son mari, Hortense avait regagné Paris. Cette idée avait bien aussi traversé le cerveau de Laforet, mais il ne s'y était pas arrêté, par suite de cette réflexion fort judicieuse que Margot, qui n'avait pas de raison pour le lui cacher, l'en aurait sans doute prévenu. Le brave Comtois attendait donc avec courage, sinon avec patience.

Au bout de six semaines, le bruit se répandit que M. De Frène avait enfin reçu des nouvelles de sa femme. Partie de Florence sur un vaisseau marchand, elle avait été faite prisonnière, ainsi que tout l'équipage et les autres passagers, par

un corsaire de Barbarie qui l'avait conduite à Alger. La rançon exigée pour sa délivrance était très forte, et telle que le marquis ne pouvait la rassembler avant son retour à Paris. Celui-ci parut anéanti du malheur qui le frappait ; il garda le lit pendant une semaine, et ce ne fut qu'au bout de douze jours qu'il put aller répondre aux compliments de condoléance que le pape, les cardinaux et les princes de l'aristocratie romaine s'étaient empressés de lui envoyer.

Le pape, en le voyant si désolé, lui offrit son crédit ; mais M. De Frène, qui avait de bonnes raisons pour cela, s'empessa de le refuser, tout en protestant de son dévouement, de sa reconnaissance et de son respect filial pour le pontife. Au reçu de la nouvelle, il avait, disait-il, écrit de suite à ses amis de France et d'Italie, et les sommes nécessaires au rachat de la captive ne tarderaient certainement pas d'arriver.

A côté de cette douleur feinte, il y en avait une autre profonde et vraie. A l'annonce de cette catastrophe, Laforet, dans un accès de fièvre chaude, avait voulu se tuer ; puis il s'était mis au lit, et, depuis huit jours, il n'avait prononcé qu'un seul mot : Margot. Le malheureux était devenu fou.

(La suite au prochain numéro.)

Daniel OLIS.

Barni, Verchère, James Fazy, Rollandet, Wenn, Vertheimer. M. Vuy a été nommé président honoraire. Les premiers adhérents, dont les journaux ont reproduit les noms, comptent parmi les plus connus : MM. Albert, Louis Blanc, docteur Broca, professeur à la faculté de médecine, Clamageran avocat, E. Despois, Garibaldi, Herten, J. Favre, Ch. Lemonnier, John Stuart-Mill, Dolfi, Pelletan, Vacherot, ancien directeur à l'École normale, Versigny, Yvon Villard, membre de l'Institut, Walferdin. De nombreuses listes d'adhésions circulent, et se couvrent de signatures. Tout annonce que ce grand mouvement de l'opinion publique produira d'heureux effets.

M. Charles Pagnerre, fils du directeur du gouvernement provisoire, vient de mourir à l'âge de 32 ans. Ses obsèques ont eu lieu à Saint-Ouen, au milieu d'un concours nombreux de ses amis politiques, parmi lesquels se trouvaient MM. Carnot, Pelletan, Garnier-Pagès, Corbon, Martin-Bernard, O'Reilly, etc. Il était toujours resté fidèle aux traditions honnêtes de sa famille; la liberté perd un de ses généreux et vaillants défenseurs.

M. Jules Favre, complètement remis de son indisposition, s'est montré depuis trois jours au palais où il a reçu les témoignages de la plus vive sympathie de ses collègues. Il a plaidé pendant deux heures à la 6^e chambre.

Le journal *la Coopération*, dans son dernier numéro, propose d'ouvrir une souscription à dix centimes, pour offrir une médaille à Madame John Brown, la veuve du martyr de l'esclavage. Cette idée généreuse mérite d'être soutenue, et je pense que les colonnes du *Réveil* sont ouvertes à cette souscription.

M. Alexandre Weill vient de livrer à la publicité une attaque violente d'*Hernani*, sous ce titre : *la méprise d'Hernani*, ou un *peuple d'histriens*. Connaissiez-vous M. Weill, cœur généreux, mais esprit fanatique ! Si je voulais étudier ce caractère superficiellement, j'en dirais trop ou trop peu. Du reste, il peut attendre, n'étant pas encore une étoile littéraire.

M. Adrien Marx, dans une lettre à M. de Villermessant insérée dans le *Figaro* de ce jour, annonce qu'il va confier la défense de sa renommée aux tribunaux civils.

« J'ai lu, dit-il, dans le dernier numéro de certain journal hebdomadaire, un article qui m'avait été signalé par quelques camarades. Cette prose inqualifiable n'a excité en moi qu'un mouvement de dégoût... »

Ce n'est pas notre modeste feuille qui méritera jamais ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

L'Unique, journal du silence, vient de faire paraître son premier et dernier numéro. Il demande dans son article-programme, qui est aussi son article d'adieu, que Paris se taise. Il demande qu'on supprime journaux, livres et brochures; diable, il va vite en besogne. Jugez plutôt la prose de cet esprit paradoxal, et vous verrez que je n'exagère rien.

« Convaincu comme nous le sommes de la nécessité de détourner le cours des esprits, nous n'hésitons pas à réclamer un silence absolu. — Il nous en coûtera, nous l'avons vu, de ne plus lire les excellentes critiques de quelques-uns, les études ou les romans de quelques autres; nous accorderons même un regret aux fines observations de certains fantaisistes sur les choses du temps présent; mais il y a, dans les heures de crise, des sacrifices auxquels il faut savoir se résigner; et si la réforme n'est possible qu'à la condition d'être radicale, que plus rien d'aujourd'hui ne se produise, et que l'ère de la grande littérature soit rouverte à partir de demain. Aussi bien, les demi-mesures laissant la porte ouverte à toutes les exceptions, ne remédient finalement à rien. Le bien a été voulu une heure, tenté un jour; il n'est pas réalisé. »

ALBERT BAUME.

BIBLIOGRAPHIE

NOTES SUR PARIS. — Vis et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge,

Principal associé commanditaire de la maison Graindorge and C^o de Cincinnati, Etats-Unis d'Amérique,

RECUEILLIES PAR H. TAINE.

(SUITE)

Je viens de lire dans le *Paris-Magazine* un article de M. Louis Dépret qui malmène assez cavalièrement ce pauvre M. Graindorge. M. Dépret, que je soupçonne d'être « un parisien du berceau, » suivant son expression, ne veut pas qu'on lui gâte son Paris, et il dit des choses fort désagréables à cet Américain qui a fait sa fortune dans le porc salé. Il l'accuse de jouer au bel esprit; il nous le représente comme une espèce d'Iroquois heureux et fier de s'asseoir au foyer de la civilisation (style Prudhomme), d'y prendre toutes ses aises, et qui cependant se met à casser les vitres, tout simplement pour se faire remarquer. A mon avis ce n'est pas tout-à-fait cela. Que M. Graindorge aime à faire de l'esprit à propos de tout et à propos de rien; qu'il tire quelquefois le paradoxe par les cheveux, et qu'il nous donne une idée qui court les rues pour une idée nouvelle, c'est là ce que font beaucoup d'autres qui se fâcheraient de l'entendre dire.

Mais ce que l'on ne saurait nier, c'est qu'il voit bien et peint mieux encore. Il ne monte pas sur des échasses, il n'enfle pas sa voix, il ne se couvre pas de la peau du lion pour se rendre plus imposant, il est tout à fait bonhomme, et s'il pin- ce quelquefois, il n'en reste pas moins toujours aimable.

Enfin ce n'est point un satirique brutal qui frappe sur les vices comme un sourd sur une enclume, et qui prend la paille qu'il aperçoit dans l'œil de son voisin pour un mât de cocagne, il est trop délicat et trop fin, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Il raille, il enfonce une épigramme par-ci par-là, il persifle un peu les ridicules qui s'étalent ou les sottises qui s'imposent, mais c'est sans aigreur et très courtoisement. Voyez, par exemple, son opinion sur les femmes. Il les trouve coquettes par système plutôt que par goût, maniérées, un peu gênées encore dans leurs robes trop décolletées, et cependant il est charmé, vaincu, presque attendri, et bien prêt de s'écrier en parodiant Voltaire : « Si la femme n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Il est sévère pour les jeunes gens, c'est vrai; pourtant oserez-vous le blâmer, si vous êtes sincères? Son neveu Anatole Durand, ou Du Rang ou D'Urand, on n'a jamais pu savoir, n'est-il pas un imbécile de la plus belle eau? Il a du génie pour le choix de ses gilets, voilà sa position sociale. Il monte bien à cheval, tutoie des actrices qui le lui rendent, ne lit jamais et ne pense pas. Eh bien, franchement, je préfère Alcibiade; au moins il y avait quelque chose là, un grain d'ambition, par exemple; tandis que Anatole Durand ou Du Rang ou d'Urand... tenez, voulez-vous savoir comment il passe sa journée?

« Il se lève à neuf heures, endosse une robe de chambre, et son domestique lui apporte son chocolat. Il lit les journaux (pourquoi faire?), fume des cigarettes, se détire jusqu'à onze heures, et s'habille. Ceci est toute une opération. Il a fait établir dans son cabinet de toilette une grande table longue de sept pieds, large à proportion, avec trois cuvettes et je ne sais combien de boîtes, de fioles et de miroirs. Il a trois brosses pour la tête, une pour la barbe, une pour la moustache, des pinceaux pour épiler, des enduits pour coller les brins récalcitrants, des pommades, des essences, des savons; j'y suis entré, on dirait un arsenal. Après quoi il déjeune, fume encore, feuillette un roman, et fait quelques visites. »

Vous venez d'assister au petit lever de M. Anatole, voyons un peu comment il emploie l'après-midi.

« Vers quatre heures, il fait un tour au bois; son cheval est passable; il est bon cavalier, et ne fait pas mauvaise figure. D'ordinaire il dîne au cercle. Le plus souvent il est chez lui à minuit. Deux fois par semaine, il va au théâtre, c'est le Palais-Royal qu'il préfère; deux autres fois à peu près, il donne le bras à une figurante du Théâtre-Lyrique. Je lui ai su un attachement de six mois pour une modiste. C'est là tout; il est rangé, il n'a pas de passions violentes, pas même de fougue; presque tous les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui, modérés en tout, même dans leurs sottises. »

Voilà ce que M. Graindorge nous apprend de son neveu. Puis il se demande à quoi il peut être propre (son neveu). Il n'en sait rien. Le brave garçon est incapable d'agir par lui-même. Les voyages, même d'agrément, l'assomment. Il préfère aux beautés de la nature, les décors de l'Opéra. Quant à ses opinions politiques et littéraires, il n'en faut point parler. Les affaires publiques ne sont pour lui que le moyen d'accrocher une place, et s'il paraissait un *Paul de Kock*, à la mode du jour, un peu plus propre que l'autre, ce sont ces romans-là qu'il aurait sur sa table.

L'ancien négociant en porc salé nous parle aussi des jeunes filles, et cela fait un joli pendant. Il les trouve trop intelligentes, trop vite éveillées et déniaisées, trop promptes à saisir les faibles et les ridicules. Cela est vrai, sans doute, mais ne nous apprend rien, et il y avait, ce me semble, autre chose à dire pour un esprit aussi ingénieux que l'est M. Graindorge. A côté de la jeune première qui sait le prix de sa dot, qui comprend sans rougir des propos de caserne, et qu'il compare plaisamment à un hussard, à côté de la jeune Agnès qui jette un grès à la tête de son amant, il aurait dû nous montrer la jeune fille vieille qui n'est pas encore une vieille fille. Il l'aurait peinte en pied, avec la clé de la caisse à la ceinture, la main gauche posée sur le *grand livre*, une plume dans la main droite, et une pièce de cent sous en guise de scapulaire. On aurait peut-être trouvé le portrait exagéré, mais je garantis qu'il eût été ressemblant. Il ne l'a point fait, et il a eu tort, car en nous représentant les jeunes filles comme des poupées qui disent *papa et maman*, ou en empruntant leur type

à la comédie contemporaine qui fausse et change souvent les caractères pour les besoins de sa cause, il est resté en deçà de la vérité ou il l'a dépassée. Nos filles et nos sœurs ne jouent plus aujourd'hui un rôle aussi passif qu'autrefois. Les meilleures maisons de commerce, et celles où l'on est le plus exigeant sur le service des employés, sont le plus souvent gérées par des femmes, par des jeunes filles. Autrefois, même encore du temps de nos grand-mères, les Aglaés de l'époque adoraient le bleu et pleuraient toutes leurs larmes rien qu'en entendant chanter une romance sentimentale, quelquefois pitoyable. Plus tard, on n'a pas craint les gaudrioles de Béranger, dont quelques-unes sont encore présentables pour une distribution de prix; puis, insensiblement, le goût s'est formé, et les jeunes filles les plus comme il faut vocalisent aujourd'hui en famille la *Nourrice sur lieu*, ou bien : *Mon pauvre Panard* ! C'est charmant, j'applaudis de tout mon cœur, et je passe.

Je ne sais si les maximes de M. Graindorge ont été de votre goût, mais je l'espère, et en tout cas je me risque à vous en faire connaître encore quelques-unes, comme résumé de cet article qui pourrait devenir trop long, si je ne consultais que le plaisir que j'éprouve à vous entretenir :

Conseils de M. Graindorge à son neveu.

« L'honnête homme à Paris ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde cent fois par jour. On n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment une femme du monde. »

« Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver dans une pomme. »

« On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent. »

« Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir. »

« Les bals sont utiles. Paroles vides; mais les deux étranges animaux, le mâle et la femelle, mystérieux, infinis l'un pour l'autre, font connaissance. »

« D'autre part, quand vous voyez à votre future des joues roses et des yeux candides, ne concluez pas qu'elle est un ange, mais qu'on les couche à neuf heures, et qu'elle a mangé beaucoup de côtelettes. »

VICTOR CHAUVET.

LETTRE STÉPHANOISE

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

Il y a quelques années, on chantait à St-Etienne ces vers de je ne sais quel poète :

Air connu.

Saint-Etienne, cette fois-ci,
On va te faire brave;
Car de toi l'on prend grand souci,
On te pave et repave.
Aussitôt frotté de savon,
La faridondaine, la faridondone,
Tu ressembleras à Paris,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami !

Aujourd'hui, on ne chante plus pareille fadaïse, mais on dit : Les eaux jouent!... Allons voir jouer les eaux!...

Dame! nous devons des félicitations et des remerciements à l'administration locale, pour avoir si bien utilisé le vide affreux qui régnait devant le Palais-des-Arts.

Dimanche dernier, les eaux jouaient, pour me servir de l'expression consacrée; la promenade était envahie, et ce qui m'a passablement étonné, surtout de la part des Stéphanois, c'est que, pendant que la procession de la paroisse St-Louis passait, la foule regardait les eaux, les fleurs, la verdure, et ne s'occupait guère des bannières de soie, des vêtements de fin lin du clergé, des faux mollets du suisse, et du magnifique ostensorio de ladite paroisse.

La bigarrure plaît,
Pourtant chacun la vit,
Et ce fut bientôt fait :
Bientôt chacun s'enfuit !

A qui la faute?... je ne sais pas trop!... Après ça... ce pourrait bien être la faute des Bibliothèques populaires; demandez plutôt à M. le baron Dupin, le fameux défenseur, au Sénat, de la société de St-Vincent-de-Paul et le bruyant adversaire des institutions libérales et non ultramontaines.

En a-t-il fait du bruit, l'autre jour, à propos de St-Etienne et des bibliothèques!

On disait que le charlatanisme était mort avec Mangin... N'en croyez rien... il enterra le monde.

Quand un parti se sent mourir, il retourne à ses premières amours : la grosse caisse.

Ceci n'est pas pour donner à penser que M. Dupin est la grosse caisse des sociétés religieuses, non loin de là, mais il a le tort de le faire supposer à ceux qui sont tentés d'appliquer les vieux principes de la saine philosophie : *Par les effets vous jugerez de la cause.*

Les principes!... oh! les principes!... c'est comme les chiffres, on ne peut aller contre.

Les principes, voyez-vous, chers lecteurs, il ne suffit pas d'en avoir, il faut les utiliser, les appliquer! J'en ai, moi, des principes; oh oui! allez, et de bons... quoi qu'en puisse penser les pétitionnaires de la société de St-Vincent-de-Paul.

Au dire du zélé et vertueux baron, les œuvres de Voltaire, Rousseau, Michelet, Quinet, Proudhon, Renan, Pelletan, etc., etc., sont dignes de l'auto-dafé; et si on le pressait un peu, il aurait, je crois, la charité d'y envoyer tous les libres penseurs en personne. *Ils ne croient à rien*, les monstres!!

Mettez dans une bibliothèque populaire des livres qui n'ont pas les sympathies de MM. de St-Vincent-de-Paul, qui n'ont pas subi leur censure, quelle audace! A ces messieurs seuls appartient le droit de tout faire et par conséquent de fonder des bibliothèques.

Ah! messieurs de St-Vincent-de-Paul, on ne vous l'a donc pas assez répété, vous n'avez donc pas encore compris qu'on connaît les manœuvres de ceux qui dirigent votre bande. Et vous êtes un parti d'hommes dociles et crédules, en apparence. On impose des lois et des pénalités aux dévots membres de l'association : on leur ordonne de lire *le Monde* et *l'Univers*, et vous les lisez; on vous défend le *Siccle*, et vous le laissez, ce qui ne vous empêche pas de crier au scandale, à l'irréligion, à l'immoralité, et d'appeler toutes les colères divines et humaines sur les impies, le tout sans connaissance de cause.

Mais nous qui sommes libres et qui croyons que nous seuls sommes appelés à rendre compte de nos actes, nous lisons tout, même ce qui a eu le privilège de votre approbation, et nous jugeons tout, mais avec connaissance de cause. Voyez-vous d'ici la différence!

Allons donc, messieurs, un peu de charité : si vous nous croyez dans l'erreur, priez Dieu qu'il nous accorde sa grâce pour en sortir, mais ne froissez pas nos convictions, acquises après un mûr examen, par vos criaileries intempestives.

Vous condamnez tout ce qu'on vous dit de condamner, sans vous instruire du pour et du contre, vous souciez peu de ce mot : *In medio stat virtus*.

Maintenant il ne faut pas non plus oublier ce mot : *Bibliothèque populaire*.

Oui, *populaire*, c'est-à-dire pour le peuple, avec le peuple, par le peuple.

Le peuple, c'est le pauvre aussi bien que le riche, l'ignorant comme le savant, l'athée comme le théiste, l'incrédule comme le fanatique, le protestant aussi bien que le juif et le catholique. Oui, le peuple c'est tout cela à la fois et ensemble; c'est une solidarité, pour ainsi dire, composée des membres les plus disparates à première vue, et qui forment pourtant un tout parfaitement homogène.

Eh bien! il faut que toutes ces intelligences vivent, et pour vivre se nourrissent. Et pour nourrir tous les membres de ce grand être qu'on nomme le peuple, il faut des aliments divers.

Donc, dans une bibliothèque dite *populaire*, il faut que chacun puisse y trouver de quoi s'instruire d'après ses principes religieux et philosophiques; il faut que le protestant y puisse trouver une Bible conforme à sa religion; que le philosophe y puisse lire, pour les comparer et former son jugement, les différents ouvrages qui ont trait à la philosophie.

Avouez donc que tout ceci n'est que du simple gros bon sens!...

Et pourtant demain vous crierez comme le volatile de la fable, à la vue du couteau du cuisinier.

Il serait à souhaiter que cette discussion se terminât là et qu'on laissât à chacun le loisir de faire le bien comme il l'entend.

En attendant et jusqu'à plus amples informations, recevez, Monsieur le directeur, mes salutations très empressées.

JEAN PICK.

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

Que le lecteur me pardonne de lui parler encore de M. X. ! le reporter de la *Petit Presse*, ce sera la dernière fois... à moins que...

A la réception du Sultan, après les compliments d'usage, M. X. raconte que l'Empereur aurait adressé à Abdul-Azis, ainsi qu'à toute sa suite, ces mots remarquables :

« Messieurs, vous avez bien dû souffrir de la chaleur !!! »

Quand, dans une assemblée, un souverain prononce quelques belles paroles de paix ou de liberté, je comprends alors qu'on les recueille religieusement, et qu'on les reproduit pour l'enseignement du peuple et pour édifier la postérité.

Mais prendre une phrase banale dite intimement au hasard, la saisir comme une proie, et la jeter en pâture à la curiosité publique, j'avoue humblement que je ne comprends pas quel est l'intérêt que le lecteur peut y trouver.

A la place de l'Empereur, je serais on ne peut plus contrarié de ne pouvoir dire un mot, faire un geste sans qu'aussitôt un X. de la *Petit Presse* ne s'en empare, et n'en informe immédiatement ses lecteurs...

Le futur décoré a probablement vu, dans ces quelques paroles privées, quelque chose d'élevé, de grand, de profond comme style ou comme pensée.

L'Empereur a dit :

« Messieurs, vous avez bien dû souffrir de la chaleur !!! »

Assurément, il y a là-dedans un sens caché qui nous échappe, ou, mieux encore, une forte allusion politique, ayant trait aux derniers faits de la diplomatie prussienne?

Nous ne savons pas si la Bourse a illuminé ce soir-là.

Ce qui précède me remet en mémoire le mot de ce vieux grognard :
— Oui, mes fistons, c'est comme ça : le petit Caporal m'a parlé.
— Y l'a parlé ! gueuzard, veinard, boyard, chansard !... Et quoi qui l'a dit ?
— Y m'a dit comme ça, en passant près de moi et en me regardant avec bonté : — *Oie donc tes pieds d'la... imbécile !!!*

Il a été décidé, dans tous les journaux, que le Sultan ne parlerait pas français et qu'il se servirait d'interprètes.

Les grands, paraît-il, sont également sujets à l'erreur, car, d'après le *Figaro* (un journal très bien informé, s. v. p.), la première phrase du commandeur des croyants, d'après un premier interprète, aurait été celle-ci :

« Sire... je suis heureux de me trouver dans vos Etats. »

Mais un autre journal (aussi bien informé que le premier), donne également, d'après un deuxième interprète, les véritables paroles du Sultan :

« Sire... on est fier d'être Français... quand on vous regarde ! »

Ce à quoi l'empereur aurait répondu en souriant... à part :

« Est-ce qu'il me prend pour la colonne ? »

J'avoue que j'étais plus que perplexe.

Heureusement qu'une troisième feuille, la mieux informée de toutes naturellement, me tira d'embarras. Elle affirme, par la bouche d'un troisième interprète, sans aucune réserve, qu'elle seule peut donner le texte exact de ces fameuses paroles d'Abdul-Azis... tant commentées.

Le Sultan aurait dit, dans le plus pur français :

« Sire... j'ai chaud !... j'ai bien chaud !... j'ai trop chaud !... »

Les interprètes se seraient empressés de traduire à l'empereur cette phrase mémorable.

Seulement, comme elle était prononcée en français, ils l'ont donnée... en langue turque.

MORT DE MAXIMILIEN.

L'archiduc Ferdinand a débuté dans la carrière militaire par le grade de vice-amiral de la marine autrichienne. Il passa successivement au grade de commandant en chef de l'amirauté, puis il devint gouverneur de la Vénétie et de la Lombardie, où il se signala par son extrême bonté.

En 1837, il épousait la princesse Marie-Charlotte, la fille de Léopold I^{er}.

En 1864, il quitta la présidence de la Chambre des seigneurs, et se retira dans son château de Miramar. C'est dans ce château, en 1864, que vint le trouver la couronne du Mexique, qui lui était offerte par les notables habitants de Mexico, au nom du suffrage populaire.

Le 42 juin de la même année, le nouvel empereur était couronné sous le nom de Maximilien I^{er}.

Le 14 mai dernier, l'empereur était vendu 48,000 piastres par un *don Lopez*, — un nom qui passera à la postérité.

L'empereur était fait prisonnier le 15 mai.

Le 19 juin, après un règne de trois ans, malgré les représentations de toutes les puissances réunies, Maximilien I^{er}, empereur du Mexique, a été fusillé par ordre du général Juarez.

Dans une modeste dépendance de la splendide demeure de Miramar, s'éteint, reléguée loin du bruit, loin du monde, une femme que les médecins ont condamnée.

Tous les jours à la même heure, quel temps qu'il fasse, on peut voir apparaître, sur la terrasse du pavillon, une ombre blanche qui se traîne péniblement jusqu'à la petite balustrade qui domine la mer. Là, le regard obstinément fixé sur l'Adriatique... elle attend... celui qui ne viendra pas.

C'est le deuxième empereur que les Mexicains fusillent.

Personne n'ignore la fin tragique d'Iturbide I^{er}. Lorsque, quelques années plus tard, le fils d'Iturbide vint à Mexico, le peuple enthousiaste lui offrit de belles fêtes, et lui fit des ovations splendides.

Le prince recevait tous ces hommages, dont l'exemple de son malheureux père lui avait appris à connaître la valeur, avec une indifférence, un dédain, une froideur qui ressemblait assez à du mépris.

Le jour du départ arriva. La multitude demandait à grands cris que le prince lui adressât quelques paroles avant de se rembarquer.

Le fils d'Iturbide, toujours hautain et fier, s'adressa alors à la foule qui l'acclamait :

— Vous voulez un discours, dit-il, le voici :

Vous aviez un chef libéral, grand et courageux. Ce chef vous délivra du joug des Espagnols, réforma complètement votre pays, et parvint, par son énergie, sa volonté, à anéantir le brigandage qui dévastait vos contrées et ruinait votre commerce.

Ce chef, vous l'acclamez empereur de votre libre volonté.

Deux ans plus tard, vous l'avez fusillé, sans l'entendre, sans le juger, comme on tue un espion ou un chien.

Non seulement vous vous êtes conduit comme un peuple ingrat et barbare, mais encore vous avez été TRAITRE ET LACHE !

Voilà mon discours.

ROTHOMAGO.

La première représentation de la fameuse féerie de *Rothomago* (cinq actes et vingt-cinq tableaux) a eu lieu lundi devant une salle comble.

Contrairement à ce qui arrive en pareil cas, il n'y a pas eu à signaler le moindre accroc, la plus petite interruption ou hésitation, soit de la part des artistes, soit de la part des machinistes. Décors, trucs, hommes et femmes (ballet compris) ont fait leur devoir et ont bien mérité du public et du directeur.

M. d'Herblay, qui possède le don des économies bien entendues, en a fait de très grandes... sur les toilettes de ces dames : elles offrent en effet à l'œil nu — de nombreuses solutions de continuité.

Les tailleurs ont parfaitement défilé la chose. Ils ont si bien coupé par en haut et par en bas que, ma foi... les extrémités se touchent.

Nous recommandons aux amateurs de trucs ingénieux la transformation qui amène le tableau du palais des diamants.

Aucune toile, aucun châssis ne descendent des frises, aucune ferme ne s'élève des dessous, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux chariots, le décor change totalement et spontanément.

Le truc ou le miracle de la multiplication des bouteilles est parfait.

Le tableau des glaces est très bien ordonné. Il y a des effets de lumière très réussis.

Enfin, chose réellement merveilleuse, la féerie a fini à minuit moins vingt ! fait sans précédent dans les annales des premières représentations de ce genre de pièce.

Mlle Jeanne est réellement charmante dans le rôle de Rothomago (fils).

M. Belliard (Blaisinet) est également très amusant.

(La ronde des pommes, chantée par ces deux artistes, a été bissée.)

Le rôle de M. Lecomte est parfaitement assommat.

M. d'Herblay, qui est entouré d'une cour d'hommes d'esprit !!! devrait bien prier un de ces derniers (M. Edouard Clerc, par exemple) de remanier complètement le père Lustacru.

Je suis persuadé que, si l'auteur de *L'Africaine à barbe* daignait ajouter au rôle incriminé quelques-unes de ses brillantes pointes dont il est trop avare, le personnage, grâce au *cachet* de son esprit, se transformerait du tout au tout, et nous serions assurés d'une... centaine de représentations... de plus.

Un souvenir à Lamy.

Nous apprenons que M. d'Herblay se propose de monter *Hernani* au Grand-Théâtre impérial, avec un grand luxe de mise en scène. On parle déjà d'un engagement que le directeur de nos théâtres subventionnés serait sur le point de contracter avec une de nos rares étoiles tragiques.

M. Victor Genin et Mlle Victorine Genin, reconnaissants de l'accueil bienveillant qu'ils ont reçu du public lyonnais, ont bien voulu, cédant aux vives sollicitations de l'administration, retarder leur départ de quelques jours, afin de pouvoir donner dimanche prochain une dernière représentation au théâtre des Variétés.

Cette soirée d'adieu se composera de : *Othello* (Ducis) (M. et Mlle Genin), et de *L'Amour qu'on s'est qu'on* (M. et Mlle Blanchereau).

Nous n'avons pas à apprécier de nouveau les qualités dramatiques incontestées et toujours vivaces de M. Genin, mais nous tenons à constater le grand succès qu'a obtenu sa fille, Mlle Victorine Genin, dont le talent si sympathique a conquis dès le premier soir tous les suffrages.

Nous voulons être les premiers à saluer cette nouvelle étoile dramatique qui se lève avec tant d'éclat. Mlle Genin joue comme Darcier chante : — avec le cœur.

Immédiatement après le départ de ces deux artistes, commenceront à ce même théâtre les représentations de Mlle JUDITH du Théâtre-Français.

La première aura lieu jeudi 14 juillet, et se composera de la *Fiammina*, comédie en cinq actes, et de la *Pluie et le beau Temps*, proverbe en un acte.

L'administration des Variétés a également engagé M. Armand Coste comme jeune premier.

On peut voir par cette activité, qu'elle ne néglige rien pour mettre son théâtre au premier rang.

Pour la Chronique :

JULES FANTIN.

THÉÂTRES DE LYON

Non, la jeunesse n'est pas morte ! Non, toutes les intelligences ne sont pas étioilées et flétries, toutes les âmes froides, tous les cœurs desséchés, puisque l'œuvre d'un grand poète a pu être dignement appréciée et justement acclamée en plein Théâtre-Français, en l'an de grâces et de pasquinades 1867.

Captive depuis si longtemps, la pensée du géant a pu prendre enfin son vol et déployer, aux yeux de la foule attentive et charmée, ses ailes immenses aux reflets de bronze et d'or ; *Hernani* a reparu ! *Hernani* ! ce nom qui signifiait bataille autrefois, est aujourd'hui synonyme de victoire. Le succès a été grand, complet, immense ; plus

grand, plus immense, plus complet que nous n'aurions osé l'espérer.

Ils étaient là tous ; tous ceux dont la vie s'écoule dans cette capitale féérique que nous aimons sans presque la connaître, et que la gangrène du dandysme ou de la vénalité n'a pas encore gagnés ; tous, jeunes ou vieux : les doyens de 1830 et les conscripts de l'heure présente, réunis pour la même cause, le triomphe de l'art et de la liberté !

Qu'il devait être noble et beau ce spectacle ! A gauche, la jeunesse d'aujourd'hui ; à droite, celle d'avant-hier ; au centre, les preux combattants d'autrefois. Et ce n'était pas eux les moins vaillants bataillons. Au physique, ils sont bien changés ; ils n'ont plus la sveltesse et l'élégance d'alors ; mais, du moins, le cœur et resté jeune et l'enthousiasme vivace ; ils l'ont bien prouvé !

Le couchant, le midi, l'aurore unissant leurs accents pour rendre hommage à l'astre-roi ! quel beau sujet d'ode pour un poète, et quel charmant tableau que la salle des Français, à une représentation d'*Hernani*, pour un peintre de mœurs et d'histoire !

Tel n'est pas, paraît-il, l'avis de M. Paul de Cassagnac. Ce pitre éhonté de la plumasserie officieuse qui pousse à la guerre civile et réclame des barricades, n'a vu, dans les manifestations de jeudi, que le résultat des manœuvres d'un parti politique qui avait acheté la salle... parti qui n'est pas le sien. On n'est pas plus maladroit ; M. de Cassagnac fils, tout récemment fouetté de main de maître, aurait pu s'épargner de nouveaux frais (les mêmes verges pouvaient resservir) et faire de son temps un meilleur emploi en relisant cet apologue du bon Lafontaine, où il est question du pavé de l'ours ; la lecture en est instructive et la censure ne l'a jamais interdite. Qui sait ? en fermant le livre, le bretteur fougueux et dévoué se serait rendu sans doute au Jardin-des-Plantes pour y visiter la fosse... de son confrère et ami Martin.

Si la reprise d'*Hernani* est une victoire politique, c'est un point que nous regrettons de n'avoir pas le droit d'élucider, mais elle est incontestablement une victoire littéraire. Dieu merci, il y a encore dans tous les partis des gens ayant le sentiment du beau et sachant comprendre et applaudir le génie. Ils ont crié : vive Hugo ! et c'était un hommage spontané rendu au poète ; ils ont crié : vive l'exilé ! et c'était justice, n'en déplaise à M. Paul de Cassagnac. Celui qui, dès 1831, écrivait dans les *Feuilles d'automne* ce vers admirable :

Oh ! n'exilons personne, oh ! l'exil est impie,

celui-là a bien droit à la sympathie et au respect de tous les hommes de cœur, alors que les chances adverses de la vie l'ont fait à son tour proscrire.

Oh ! je sais bien que vous ne comprendrez pas cela, vous, bruyant matamore et maladroit courtisan, qui incitez vos ennemis sans armes à descendre dans la rue pour les y pouvoir mieux mitrailler ensuite. Vous n'avez pas le sentiment de ces délicatesses, de ces enthousiasmes, de ces élans qui transportent parfois les grandes âmes dans des régions plus élevées, et cela ne métonne pas. Ne vous posez-vous pas vous-même en représentant de cette génération abâtardie, dont les vingt ans n'ont vu éclore que les *Bottes à Bastien* ou le *Sire de Francoisy* ?

L'époque pendant laquelle votre règne a duré, a, sous le rapport moral, plus d'un trait de ressemblance avec celles que Hugo a flétries dans ces beaux drames si longtemps interdits et qu'un retour à la liberté vient, malgré vous, de rendre à la lumière. Sans doute, à ces grandes fêtes intellectuelles vous préférez la littérature d'alcôve, les pièces à femmes et les chansons de Thérèse, l'étoile filée ; les voiles verts des collégiens, les bottes à glands de ces dames et les je n'en ferai plus faire de ces messieurs vous plaisent davantage que les chevelures ondées et les longues barbes romantiques ; à votre aise.

Souvenez-vous cependant qu'ils étaient la France intelligente et que vous êtes celle de l'orgie ; les chefs-d'œuvre abondent à leur époque, ils sont inconnus à la vôtre. Aujourd'hui votre règne finit, le nôtre commence et, avec lui, une ère nouvelle pour laquelle une aurore radieuse s'est levée ; nous l'acceptons comme le présage qu'elle saura être brillante et de longue durée.

Si l'on demande à ces fougueux adversaires de Victor Hugo et de son école, ce que c'est que le romantisme, pas un seul d'entre eux ne saura répondre. Ils vous objecteront les drames insensés de M. Victor Séjour et des autres négociants en ficelles dramatiques de cet acabit, et s'élèveront avec violence contre un mouvement qui a pu produire de pareilles œuvres. Ils ignorent, ou feignent d'ignorer, que le romantisme n'est autre chose que la liberté en art ou en esthétique, et ils prennent à dessein pour des hommes, les pantins boursoufflés en baudruche, qui leur en offrent l'aspect.

Ce que les romantiques ont détruit et voulu détruire, c'est l'obligation des trois unités, obligation qui mettait de fréquentes entraves à l'essor de leur imagination ; ils ont pu y réussir, malgré les imprécations et les cris des esprits étroits et stationnaires, partisans exclusifs de la routine et du préjugé.

S'il y a, dans le théâtre de Victor Hugo, certaines exagérations, elles ne sont pas le fait du romantisme, mais bien le résultat du genre de talent de l'auteur. Nous n'avons pas, d'ailleurs,

à nous en plaindre ; rien d'ordinaire ne peut sortir du cerveau d'un homme plus grand que nature ; et, lui demander des œuvres à l'eau de rose, ce serait le réduire à l'impuissance. Un poète ne s'engendre pas un chat.

Tous les drames de Hugo portent avec eux leur enseignement ; il nous montre les vices de la société ancienne pour nous éclairer sur les réformes à introduire dans la société moderne.

Il a pris ses plus beaux sujets dans l'histoire du moyen-âge, cette mine inépuisable que tant d'auteurs ont voulu explorer après lui. Le moyen-âge et sa chevalerie, c'est l'honneur, la loyauté, le dévouement audacieux et sans bornes, mais c'est aussi l'oppression tyrannique et absolue du riche sur le pauvre, le règne de la force ignorante et brutale, l'époque du poison, du poignard et de l'inquisition ; il n'y a donc plus lieu dès-lors de s'étonner que, tout en admirant certains côtés des différents caractères de cette époque, nous ne cherchions pas à les imiter et que nous puissions, dans l'exemple des siècles passés, d'utiles enseignements pour le présent et l'avenir.

Ce qui fera Hugo grand devant la postérité, ce sera d'avoir présidé à cette révolution littéraire et d'être, le premier, entré en lice pour commencer cette lutte dans laquelle l'intelligence devait l'emporter sur la routine, et la liberté sur la convention.

Après *Hernani*, le Théâtre-Français doit reprendre *Ruy-Blas* ; qu'il ne s'arrête pas en si beau chemin, et qu'il donne un lendemain tardif à l'unique représentation de *le Roi s'amuse*. Que les récriminations de M. Paul de Cassagnac ne l'effrayent point ! Sa voix n'est l'écho que du *Pays, journal de l'empire*, lequel se trouve, cette fois comme tant d'autres, en contradiction flagrante avec son aîné le *Moniteur*.

A Lyon, les représentations de *Rothomago*, une féerie que la direction a montée avec un soin tout particulier, donneront à notre troupe de drame et de comédie, des loisirs dont M. d'Herblay profitera pour monter *Hernani*. J'en remercie personnellement M. le directeur. Il faut rendre cette justice à M. d'Herblay, qu'il fait son possible pour contenter tout le monde... et son père. Pour notre compte, si nous ne lui néageons pas la critique lorsqu'elle nous paraît juste, nous sommes heureux de lui décerner des éloges alors qu'ils sont mérités.

M. Laty est réengagé ; c'est là une preuve nouvelle de l'intelligence et de la bonne volonté de la direction.

Paulo minor canamus. Non contents de plaquer des affiches multicolores, inextricables fouillis au milieu desquels l'œil le mieux exercé ne peut rien distinguer, les directeurs ambulants ont l'habitude de changer les titres des pièces qu'ils représentent, et ce dans le but d'attirer le plus de monde possible.

Tant que cela n'a lieu que dans les localités où il n'y a pas de théâtre établi, et où, par conséquent, le public n'est que fort peu versé dans la littérature dramatique, il n'y a guère d'inconvénients. Mais il n'en est pas de même dans une ville aussi populeuse que la nôtre, qui compte plusieurs théâtres, et où tout le monde connaît les œuvres du répertoire courant. Aussi je ne saurais trop engager M. Dolbeau à ne pas remplacer sur ses affiches le nom de la *Citerne d'Albi* par le *Postillon*, ou du *Fils de l'aveugle* par *Francisco le montagnard*.

Trompé par un titre inconnu, le public ne rencontre qu'une vieillie, la où il croyait voir une nouveauté ; ce qui n'est qu'un subterfuge ressemble à une tromperie, et c'est là ce qu'il faut avant tout éviter.

ALFRED DEBEAUCY.

Variétés. — Genin et sa fille nous ont donné cette semaine deux représentations successives de la *Grâce de Dieu* et de *l'Espionne russe*. Tempête d'admiration, d'élire d'enthousiasme : voilà le résultat des deux soirées, et c'est à Mlle Genin qu'il est dû.

Le talent de cette jeune et déjà si remarquable artiste ne doit être comparé à aucun autre. Il brille surtout par la mobilité, le charme, l'expression de la physionomie ; par l'exaltation de l'âme, par l'absence évidente des combinaisons du métier, et le complet abandon au mouvement de la situation ; de cet abandon résultent un naturel et une vérité que l'on rencontre bien rarement de nos jours sur le théâtre.

Mme Blanchereau, qui nous donne trop rarement l'occasion d'admirer son talent, a été, en tous points, charmante dans le rôle de Louise de *l'Espionne russe*.

Inutile de dire que Victor Genin, qui remplissait le rôle du sergent Meunier, a été, comme toujours, excellent.

Cet artiste et sa fille sont, malheureusement, sur le point de nous quitter.

L'administration du théâtre des Variétés, qui ne recule devant aucun sacrifice pour être agréable à son public, vient d'engager pour quelques représentations une célébrité de la comédie, M^{lle} Judith, sociétaire du Théâtre-Français.

Voici un petit théâtre qui aura fait défiler sous nos yeux, dans un mois, plus de célébrités que ne l'a fait celui des Célestins pendant toute une année.

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

LYON. — IMPR. DE V. TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CURIE, 10.